



PLAN

De la Ville de Rennes

d'Après le plan Officiel

Approuvé par Ordonnance Royale du 22 Avril 1827

publié conformément aux délibérations du

Conseil Municipal sous l'Administration

DE

M. DE LORGERIL, Maire de cette Ville
Fondé et gravé par A. Seriaux, Architecte à Paris

1829

Echelle cartésienne Millimétrée pour vingt mètres



Introduction

Les estampes et les tableaux du musée de Bretagne et du musée des beaux-arts de Rennes illustrent le contraste saisissant entre Rennes aujourd'hui et Rennes jadis. Dans les représentations de Rennes autrefois, l'eau est omniprésente. La cité, ainsi que ses abords, est entourée de larges fossés et pénétrée par le fleuve et ses multiples canaux qui concentrent activités artisanales et portuaires. Pour s'en convaincre, il faut se référer à l'extraordinaire série des gravures dessinées par Aulion en 1543 ; l'une d'elles en particulier, mérite que l'on s'y arrête. La remarquable planche xxviii nous offre le tableau d'une ville au milieu des eaux.

Cette combinaison essentielle de la ville et de l'eau se perpétue à Rennes durant des siècles. Dans son passionnant récit d'un voyage en Bretagne au début du xvii^e siècle (1636), le grand chroniqueur et érudit Dubuisson d'Aubenay¹ nous explique que la Vilaine, porte des « *bateaux de 40 piques (depuis l'ouest de la ville), jusque dans la ville de Rennes... et jusqu'aux moulins de Saint-Hélier²* ». Le plan de Rennes par d'Argentré en 1616 dessine une ville centrée sur son fleuve. Un siècle plus tard, en 1722, le plan de Robelin donne toute sa place au fleuve et esquisse le projet de discipliner ce fleuve impétueux. Mieux encore, toute la production artistique rennaise de la fin du

xviii^e au xix^e siècle, les magnifiques dessins de Recoursé, Lorette, Deroy, Benoist et Asselineau qui illustrent ce livre, accordent une importance considérable aux scènes de l'eau.

Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Rien ou presque. Dans les photographies contemporaines de la cité rennaise, la seule évocation du fleuve est celle d'une rivière canalisée, coulant entre des quais rectilignes. Quel contraste avec les évocations de Rennes dans l'iconographie du xvii^e au xix^e siècle. L'eau n'est plus un attribut de la ville. Aujourd'hui, la Vilaine à Rennes se résume au fleuve enterré sous le bitume ou enserré entre des quais élevés. Le fleuve a cessé de faire partie du patrimoine urbain. Il faut que l'écomusée de la Bintinais rappelle aux Rennais que durant des siècles le destin de Rennes fut lié à l'eau, que Rennes fut une ville portuaire et que l'eau occupa naguère une place centrale dans la sociabilité urbaine.

Au fil de quel processus complexe en est-on arrivé là ? « Comment est-on passé des sources et fleuves, domaine des dieux, lieu de purification [...], à la situation actuelle de fleuves au cours interrompu par des nombreux barrages, corseté par des digues, privés de plaines alluviales et de zones humides » interroge Jean-Claude Lefeuvre dans l'introduction de *De l'eau et des hommes* (2011).

¹ Alain CROIX (dir.), *La Bretagne d'après l'Itinéraire de monsieur Dubuisson-Aubenay*, Rennes, PUR/SHAB, 2006.

² Afin de souligner les citations issues des archives, ces dernières seront indiquées en italique dans la suite du texte.

Ces métamorphoses sont l'objet de cet ouvrage³ consacré à l'histoire des relations entre la ville et l'eau à Rennes, évolutions singulières mais qui permettent également de jeter un regard neuf sur les relations entre les villes et l'eau dans l'histoire de France.

Cette histoire de Rennes au travers de ses rapports avec l'eau et les cours d'eau n'est aucunement une histoire linéaire, non plus que celle d'une lente conquête de l'eau simplement retardée par des préoccupations financières et pratiques. C'est aussi une bataille des esprits autour des significations qu'il faut accorder à l'eau ; bataille qui se poursuit aujourd'hui sous des formes nouvelles.

À Rennes comme dans beaucoup d'autres cités de France, la nature a longtemps dicté les rapports de la ville et des eaux.

Située au confluent de deux rivières, la ville antique, dénommée à l'époque du nom évocateur de Condate (confluent), domine les vallées marécageuses de la Vilaine et de l'Ille. Le choix du site au bord de la rivière permettant l'approvisionnement de la ville est-il le motif de création de la ville romaine ? Des travaux récents semblent exclure cette hypothèse⁴. En revanche, dès le Moyen Âge, la Vilaine, au cours capricieux est le cordon ombilical de la ville. Rennes est totalement dépendante du transport par voie d'eau. La Vilaine transporte toutes les marchandises indispensables au développement de la vie urbaine : matériaux de construction, épices, sucre, vins, etc. Dès le XVI^e siècle, les édiles municipaux vont susciter de vastes travaux pour rendre la Vilaine navigable entre Rennes et Redon, au prix de coûteuses écluses, faisant d'elle l'un des premiers fleuves aménagés du royaume.

Dès le XII^e siècle, la ville s'étend vers le sud au-delà de son enceinte primitive au nord du cours de la Vilaine, dessinant une ville divisée en deux parties, une ville haute et une ville basse. La Vilaine déroule son cours capricieux en dessous de la ville haute épargnée par les eaux, inondant la ville basse durant les périodes de grandes eaux et dégageant des odeurs pestilentielles durant la période des basses eaux. Toutefois, étrange paradoxe, les eaux stagnantes de la ville basse sont le moteur de l'économie urbaine. Amidonniers, tanneurs, mégissiers, teinturiers, drapiers, bouchers privilégient leur installation auprès de ces eaux favorables à leur industrie. Du XV^e au XVIII^e siècle s'épanouit alors à Rennes, une économie urbaine vivant de la putréfaction, construisant son avenir économique sur la décomposition et la pourriture. La ville basse, immergée dans les eaux est à la fois la ville de l'accumulation des richesses, la ville des industries de transformation, mais aussi la ville des pauvres, la ville des maladies, la ville des aléas climatiques. La « civilisation fongique », civilisation de la putréfaction, de l'humide, du naturel, socle épistémologique de l'économie physiocratique comme de l'ancienne chimie « organique », se prolonge en France jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Elle va s'effondrer ensuite sous les coups de boutoirs de l'hygiénisme, puis des découvertes de la chimie industrielle et de synthèse.

À partir du XVII^e siècle, la vieille ville perd ses fondements traditionnels. L'opinion publique éclairée, informée par les hygiénistes, s'émue des odeurs pestilentielles qui s'en dégagent, des maladies qui y sont liées et des restrictions qu'elles imposent du même coup au développement de l'urbanisme⁵. L'idéal de maîtrise

³ Un historique des recherches ayant mené à la rédaction de cet ouvrage se trouve dans la postface à cet ouvrage, p. 262.

⁴ Dominique POUILLE (dir), *Rennes antique*, Rennes, PUR, 2008.

⁵ Alain CORBIN, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Flammarion, 1982.

d'une nature turbulente et dangereuse chasse la soumission à la providente nature. Ainsi naît l'idée de la planification urbaine qui vise à établir de l'ordre, de l'espace et de l'air dans les villes que les constructions anarchiques de l'époque médiévale ont condamnées à l'entassement et au resserrement. La ville cesse d'être un espace fermé que l'on arrange au fur et à mesure dès l'apparition des problèmes, pour se muer en un objet à planifier, à organiser.

À Rennes, le grand incendie de 1720 est l'occasion de repenser la ville. L'ingénieur Robelin conçoit un plan ambitieux de refonte totale de la ville. Des rues larges et bien alignées, des immeubles de pierre, des places grandioses remplaceront dans la ville haute, les vieilles rues sinueuses du Moyen Âge et les maisons en bois et torchis. La ville basse, loin d'être oubliée, est intégrée dans le plan de remodelage complet de la ville. Enfin, le cours de la Vilaine doit être rectifié et canalisé de manière à faciliter le transport des marchandises et à mettre fin aux ennuis générés par ce cours sinueux. Seule la première phase du projet sera réalisée, renvoyant à plus d'un siècle la canalisation de la Vilaine et l'assainissement de la ville basse qui demeure depuis lors sur tous les plans de Rennes comme un reproche.

Après l'incendie de 1720, la résolution de quatre problèmes urgents demeure à l'ordre du jour : la faible navigabilité de la vilaine, les inondations, les eaux stagnantes de la basse ville et le difficile approvisionnement en eau potable. Depuis l'âge classique, des solutions à ces problèmes ont été recherchées mais les réalisations demeurent fragmentaires.

Autorités publiques, médecins, ingénieurs pressent les pouvoirs publics de canaliser les

rivières impropres à la navigation, d'assainir les bas quartiers et de mettre en place des réseaux modernes d'approvisionnement en eau et d'évacuation des eaux usées et de traitement des ordures. La hiérarchie des travaux entrepris depuis la fin du XVIII^e siècle reflète l'ordre des préoccupations et des urgences : économiques d'abord, hygiénistes et rationalisatrices ensuite. Sur le plan économique, l'idée-force de la seconde moitié du XVIII^e siècle concerne la construction de canaux irriguant la Bretagne et conférant à Rennes le rôle majeur de grenier de la Bretagne. Entamés dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, mis en sommeil par la Révolution, repris par Napoléon, les travaux apporteront une amélioration significative dans le transport fluvial entre l'Atlantique et Rennes. La construction du canal d'Ille-et-Rance est menée à bien. Dans l'ordre économique, la canalisation de la Vilaine sera la seconde grande réalisation d'importance.

Le second combat sera le combat de l'hygiène. Au nom de l'hygiène, de l'air et de la lumière, les Modernes vont livrer un combat incessant contre les miasmes dangereux, plaider pour l'éloignement des cimetières et des abattoirs hors des villes, pour l'interdiction ou l'éloignement des industries les plus polluantes, celles des amidonniers, des tanneurs et des mégisiers, pour l'assainissement des quartiers les plus insalubres, pour le comblement des fossés, pour la ventilation des rues, pour la mise en place d'un système rationnel d'évacuation des déchets et des excréments.

À partir des années 1830, et plus nettement encore au cours des deux décennies suivantes, triomphe une logique technicienne qui dès lors, appréhende la ville comme un système



et recherche de solutions globales. La canalisation de la Vilaine, l'assainissement de la ville basse, la mise en place respective du réseau d'adduction d'eau et du système d'égouts pour l'assainissement marquent le triomphe de l'esprit technicien, l'aboutissement d'une longue et difficile bataille pour s'affranchir des contraintes naturelles et des habitudes ancestrales.

Ces réalisations importantes dans l'ordre économique mettent fin à un régime de l'eau dans la ville, si essentiel pour le petit peuple des berges, lavandières, pêcheurs, promeneurs, dont la représentation est si essentielle dans les dessins et les tableaux des peintres rennais du XIX^e siècle.

La fin du XIX^e siècle signe l'entrée de Rennes dans le siècle de la modernité. Il ne s'agit plus seulement d'aérer pour lutter contre les épidémies, de canaliser les fleuves et les rivières pour améliorer la circulation des marchandises, de faire édifier des puits et des fontaines pour répondre aux besoins de la cité, de construire de belles avenues à l'emplacement des quartiers moyenâgeux, l'ambition est plus grande : édifier une ville fonctionnelle dans laquelle une vaste machinerie invisible assure la jonction des parties au tout, l'arrivée d'eau dans toutes les habitations et l'évacuation des déchets dans les galeries souterraines des égouts.

La couverture de la Vilaine sur la majeure partie de son cours urbain, l'adduction en eau et la mise en place des réseaux d'égouts sont les signes tangibles de la concrétisation du rêve des Lumières. L'arrivée de la gare, et le développement de la ville au sud de la rivière canalisée puis enterrée vont engendrer un décentrement complet du regard.

Désormais, les quartiers de la ville sont beaucoup moins définis qu'autrefois par leurs relations à l'eau. Les notions de ville basse et

de ville haute vont perdre de leur signification. Le fleuve dans la ville possède une importance bien moindre que durant tous les siècles qui ont précédé cette période. La question de l'eau ne fait plus référence à la rivière, aux transports ou aux miasmes mais demeure une question fondamentale d'accès à la modernité.

Durant sa période de modernisation, la ville de Rennes va connaître ce mouvement paradoxal : l'accès privé à l'eau et à l'hygiène et la disparition de l'eau publique. Les réseaux enterrés, la Vilaine disparaît de la vue, les quais réduits à leur fonction d'axe de circulation, ponctués de jardins et de monuments.

La ville hygiénique qui émerge à la fin du XIX^e siècle, après un siècle de disputes, marque le triomphe de la ville sur l'eau. La victoire du combat technicien a pour conséquence une mutation radicale. L'eau qui s'écoule librement dans la ville, qui déborde qui inonde, l'eau des plaisirs du bain et des jeux, l'eau des laveuses et des artisans n'a plus droit de cité. L'eau n'est plus envisagée que sous des dimensions utilitaires, strictement différenciées : l'eau brute pour le nettoyage de la ville, l'eau potable de l'alimentation, l'eau domestique, l'eau industrielle, l'eau des piscines et des bains douches, l'eau ornementale des fontaines.

Cette histoire est-elle achevée ? Les premières décennies du XXI^e font resurgir à Rennes le débat sur la place de l'eau dans la ville. La Vilaine sera-t-elle à nouveau découverte, offerte aux regards des passants ? Il est difficile de l'affirmer, mais plusieurs signes donnent à penser que Rennes peut redevenir « la ville du Confluent ».